

Le théâtre qu'on joue

Number 12, November 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40378ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1978). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (12), 19–21.

Le théâtre qu'on joue

Bernadette et Juliette

Au Centre d'Essai Le Conventum

Parmi les jeunes dramaturges québécois, Élisabeth Bourget, l'auteur de *Bernadette et Juliette ou la vie c'est comme la vaisselle, c'est toujours à recommencer*, se distingue par son sens du comique et des dialogues. Elle nous présente un texte plein d'humour et de sensibilité. Pas de prêchi-prêcha. Pas de messages. Seulement de la pulsion. De la tension.

Deux couples. Deux façons de vivre. Mais la même vaisselle à recommencer sans cesse. Prétexte quotidien pour s'aimer ou se chicaner. Pour rire ou pleurer. Cette nouvelle génération des vingt-cinq ans essaie de se trouver. De s'affranchir. De s'affirmer.

En nous montrant simultanément l'évolution de ces deux couples, Élisabeth Bourget crée un questionnement chez le spectateur. Le rend témoin-acteur de sa propre démarche intérieure. Première finissante de la section Écriture Dramatique de l'École Nationale de Théâtre (1978), elle semble déjà connaître toute les facettes du métier. Lorsqu'on va à l'école des Jean-Claude Germain et des Roland Lepage, peut-il en être autrement ? Ce texte écrit sur commande pour la troupe des Pichous et travaillé en collaboration avec le metteur en scène, évite les écueils des ego-trip de beaucoup de pièces qui dorment sur les tablettes du Centre d'Essai des Auteurs Dramatiques.

Dans un décor simple et original de Denis Rousseau et sous des éclairages pertinents et subtils de Yves Neveu, Gilbert Lepage rythme judicieusement les tableaux tragico-comiques de la quotidienneté. Un tel montage. Une telle simultanéité dans l'action. Rien à envier au cinéma. Les Pichous évoluent sur le plateau avec beaucoup d'assurance. Michèle Barrette (Juliette), Danièle Panneton (Bernadette), Jacques L'Heureux (Jacques) et Pierre Claveau (Pierre) nuancent leur personnage. Prouvent, comme le dit Bernadette, « Qu'on est capable ». Que le bon théâtre existe et se fait en dehors des grosses compagnies conservatrices.

Le bourgeois gentleman

au Théâtre du Rideau Vert

Cette création d'Antonine Maillet inspirée de Molière change *Le bourgeois gentilhomme* de Molière en gentleman. Monsieur Jourdain est devenu Jean-Baptiste Bourgeois, né à Sainte-Pétronille, maintenant résidant de Rosemont et membre du Conseil du patronat. Son ambition de millionnaire parvenu : apprendre l'anglais et déménager à Westmount. Après avoir renouvelé sa garde-robe de parade, il engage deux professeurs, l'un en éducation physique et l'autre en linguistique. Voilà le prétexte des différents sketches de la farce qui se déroule sous l'oeil mordant de Joséphine, la bonne Acadienne.



De g. à d. : Pierre Claveau, Danielle Panneton, Michèle Barrette, Jacques L'Heureux et à l'arrière Julie Vincent dans *Bernadette et Juliette* d'Élisabeth Bourget.

En fait, Molière n'est-il qu'un nom prestigieux pour faire avaler le laxatif culturel ? Les Québécois qui réussissent sont-ils aussi cons ? La montagne de Westmount si stupide ? L'Acadienne servante à Montréal si intelligente alors qu'elle remplace tout simplement la femme de chambre québécoise chez les Anglais ? Est-ce l'histoire d'un bourgeois gentleman ou le regard d'une sagouine lady immigrée au Québec ?

Questionner ! Questionner ! Il en restera . . . un divertissement facile multipliant les farces éculées. Les situations vues et revues.

Même Paul Buissonneau reste fidèle à lui-même en signant une mise en scène vivante. Il amplifie. Caricature. Déroule la bande dessinée. Mais n'arrive pas à cacher les faiblesses du texte. Les numéros qui passent la rampe sont de son cru.

Aux Hirondelles

à la Compagnie Jean Duceppe

Traduite par Arlette Francière, adaptée et mise en scène par Albert Millaire, *Aux Hirondelles* de l'auteur canadien-anglais W.O. Mitchell est une pièce qui remporte un succès étonnant partout où elle est jouée. Son thème, la folie. Sujet passionnant. Controversé. À la fois comique et tragique.

Le docteur Margot Demers tente de réhabiliter trois folles de l'institut psychiatrique Aux Hirondelles. Celles-ci vivent leurs rêves ensemble dans un petit appartement. Henriette, obsédée par la religion, domine ses compagnes, Béatrice atteinte de la folie des grandeurs et Agnès, la jeune fille tendre et bourruée, blessée au cours de son adolescence difficile.

À la veillée de Noël, elles séquestrent leur docteur et essaient de la psychanalyser. Les rôles sont inversés. Les pilules partagées. La thérapie collective. Ridiculisée. Mais tout est bien qui finit bien. Le docteur est libéré. Les folles redevenant dociles. Et le public sort content parce que l'ordre des choses n'a pas changé.

Sa distribution le sert avantageusement. Yvon Dufour campe un Monsieur Bourgeois grossier plus gestuel que verbal. Viola Léger, en Joséphine acadienne, continue une sagouine endimanchée avec succès. Ce duo suffit pour assurer la vitalité du spectacle. Les autres comédiens dont Suzanne Langlois et Claude Gai en particulier, supportent talentueusement ce jeu pour le jeu, cette parade de vedettes clignant de l'oeil à leurs « fans ».

La mascarade ne serait pas complète sans les costumes de François Barbeau qui personnalise subtilement les caractères de ces bourgeois empruntés.

Sans la présence d'excellentes comédiennes, la pièce offrirait bien peu d'intérêt à cause de sa structure simpliste. Hélène Loiseau crée une Henriette attachante. Tics. Détails. Sentiments. Ton. Tout nous sollicite. Demande compréhension. Chaleur humaine. Son jeu extraordinaire éclipse tous les autres dont le rôle est moins important. Monique Joly (Béatrice), Lucie Saint-Cyr (Agnès), Jacques Galipeau (Jos) et Carol Chatel (Margot Demers) jouent d'une façon honnête mais sans surprise. Comme si la technique suffisait.

Albert Millaire aurait-il choisi délibérément d'attirer notre attention sur une seule comédienne qu'il n'aurait pas fait mieux. Sa mise en scène manque d'équilibre tout comme le texte de Mitchell. Le thème de la folie n'excuse rien. Et Nadja porte toujours ses tensions.



**Monique Joly
Hélène Loiseau
et Lucie St-Cyr
dans
Aux hirondelles
de W.O. Mitchell**

**Christian St-Denis
et Paul Dion dans
Gertrude Laframboise
agitatrice
de Pierre Katini Malouf**

Photo : Patrick Bergé



Gertrude Laframboise, agitatrice

à la Salle Fred-Barry

Comme production d'ouverture, l'atelier de la Nouvelle Compagnie Théâtrale en collaboration avec le Centre d'Essai des Auteurs Dramatiques, présente un nouvel auteur Pierre Kattini Malouf. Sa pièce, *Gertrude Laframboise, agitatrice* après avoir connue une lecture publique la saison dernière, subit l'épreuve de la représentation. L'expérience s'avère intéressante mais l'écart entre le texte et la mise en scène laisse perplexe.

L'écrit de Malouf se veut avant tout une critique sociale. Le viol n'est qu'un prétexte pour dissenter sur les rôles respectifs. De l'homme. De la femme. Du couple. L'action se passe dans un salon où deux couples regardent l'émission *Gertrude Laframboise, agitatrice*, un compte rendu détaillé du viol de Danielle Thibeault. Spectateurs-témoins des témoins du re-

portage. Redite. Didactisme. C.Q.F.D. (ce qu'il fallait démontrer). L'exercice reste théorique et traditionnel.

Par contre la mise en scène de Bernard Martineau nous amène dans un monde de symboles. Il situe le jeu dans un terrain vague et sablonneux jonché de débris d'automobiles. S'il est vrai qu'il y a une petite phrase dans le texte qui peut justifier un tel choix, je pense qu'il est exagéré de symboliser un texte si réaliste. À moins de vouloir faire original à tout prix. D'essayer de rendre vivant un discours sur le viol. Mais à l'intérieur de son parti pris, le metteur en scène conduit habilement ses comédiens — dommage que certains d'entre eux soient si mauvais — et crée une atmosphère de violence propice à l'auto-critique de notre système.

Les maudits Anglais

Au Théâtre d'Aujourd'hui

Présenté par le théâtre *Passe Muraille* de Toronto, ce « spectacle sur le Québec, au Québec, dans la langue du Québec » nous permet de nous regarder sous un éclairage nouveau. La troupe dirigée par Paul Thompson, a pris contact avec la réalité québécoise quelques semaines avant de nous livrer sa création collective. Le résultat de cette expérience dramatise la vision que les Anglais ont du Québec d'aujourd'hui. Attachement à un pays qui leur est étranger par la langue et la culture. Sympathie pour l'auto-détermination. Mais au fond la révélation de la peur des Anglais de se retrouver face à eux-mêmes. Si peu « canadien » par leur culture. Si peu distincts des U.S.A. Si peu sûrs de leur survivance sans nous. Rien de dit clairement. Tout en filigrane derrière leurs préjugés. Leur étonnement. Leur trouille.

Parmi les personnages, Valérie Rosedale parle avec l'accent parisien et méprise celui du Québec. Une journaliste néo-ca-

nadienne enquête sur la belle province et nous fait partager ses doutes sur la séparation. Un cow-boy des Prairies véhicule l'intolérance. Puis beaucoup d'autres caricatures. Un éventail assez complet des opinions « canadien » face à la vie québécoise.

Dans des décors très fonctionnels de Paul Williams, Paul Thompson met en scène les découvertes de son groupe. Un rythme soutenu. Des juxtapositions révélatrices. Un puzzle coloré sur un pays dont la devise est de s'oublier. La mise-en-texte de Gary Geddes mise en français par Claude Roussin garde toute la spontanéité et la verdeur du langage direct, émotif. Les comédiens Diana Bellshaw, David Fox, Linda Griffiths, John Jarvis, et Paul Kelman, jouent habilement. Leur accent nous rappelle sans cesse que les autres nous regardent, nous prennent peut-être pour des maudits Québécois.